**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 24 (1951-1952)

**Heft:** 5

**Artikel:** La mission du philosophe

**Autor:** Reymond, Arnold

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-869983

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LA MISSION DU PHILOSOPHE

Mesdames, Messieurs, chers collègues et amis,

Dès mon arrivée à Lausanne, en 1925, j'ai pu apprécier le rôle important que jouent dans notre canton les Etudes de Lettres. Elles stimulent en effet les maîtres de l'enseignement supérieur et secondaire à poursuivre leurs recherches en dehors de tout programme officiel ; elles les rapprochent les uns des autres grâce à l'effort en commun qu'ils accomplissent. Malgré ses modestes ressources, cette institution fait inlassablement appel à des conférenciers de valeur. Tout récemment encore, les philosophes Gaston Berger et Gaston Bachelard ont initié un nombreux public à la caractérologie et à la psychanalyse des impressions produites chez l'homme par l'usage du feu, de l'air et de l'eau.

Par leur Bulletin enfin les Etudes de Lettres comblent une lacune importante. Tandis qu'à Genève et Neuchâtel s'éditent, dans le domaine littéraire, philosophique et théologique, des périodiques et des collections de valeur, Lausanne est pauvre en comparaison.

J'adresse donc aux Etudes de Lettres ma reconnaissance pour la belle activité qu'elles accomplissent ; je leur souhaite de la continuer et, si possible, de l'intensifier. Je les remercie enfin très chaleureusement du témoignage de sympathie et d'affection qu'elles me donnent aujourd'hui. Je voudrais en particulier dire à M. Jaquemard ma vive gratitude pour les sentiments qu'il m'a exprimés en des termes qui m'ont beaucoup touché. Cette gratitude s'adresse également à mes collègues Maurice Gex et Pierre Thévenaz, dont les vues philosophiques ne m'ont pas laissé indifférent.

* * *

Sur le programme de cette séance, je figure comme le dernier des trois orateurs inscrits. C'est un honneur certes, mais qui pour moi ne va pas sans inconvénient. Mon aphonie en effet m'oblige de tout écrire à l'avance, et m'interdit d'improviser des abréviations en cours de route. Il

pourra donc se faire — il se fera même certainement — que mon exposé chevauche en partie sur les sujets traités par mes deux collègues, car il est bien difficile de parler de la mission du philosophe sans dire en même temps ce que l'on entend par la philosophie, par son histoire et ses rapports avec d'autres disciplines. Je m'excuse donc auprès de vous tous, et en particulier auprès des orateurs, des redites que je risque de commettre.

En 1904, je revenais enchanté du deuxième Congrès international de philosophie qui s'était tenu à Genève. Dans le train, je me suis trouvé à côté d'un groupe d'ouvriers et de commerçants qui discutaient du Congrès, car à cette époque la chronique sportive n'était pas le sujet obligé de toute conversation. L'un de mes voisins dit alors : « Que font au juste ces philosophes, de quoi s'occupent-ils et à quoi servent-ils ? » Un autre lui répondit : « On ne sait pas exactement, car ils parlent de tout et de rien, c'est-à-dire de questions auxquelles le public ne comprend pas grand-chose. Ce qui est certain, c'est que, sitôt qu'ils sont ensemble, ils se disputent et ne sont jamais d'accord entre eux ».

Je me suis bien gardé d'intervenir dans la discussion, car j'aurais été très embarrassé de répondre à la question posée et je le suis encore aujourd'hui.

Sans doute étymologiquement « philosophe » désigne « un ami de la sagesse » et par sagesse il faut entendre une ligne de conduite basée sur la vraie connaissance de la réalité. Mais la sagesse ainsi comprise dépend forcément de plusieurs facteurs, entre autres de la situation sociale, politique, économique, religieuse, etc., à un moment donné de l'histoire. On l'a bien constaté au Congrès de Bordeaux de 1950 qui avait pris pour thème « les sciences et la sagesse ».

* * *

Depuis l'aube des civilisations orientales en Mésopotamie et en Egypte jusqu'à la fin du XVIII$^{me}$ siècle, les moyens d'échange et de production sont restés fondamentalement les mêmes. Les forces motrices étaient la main de l'homme ou l'effort animal (chameau, cheval, etc.). L'artisanat régnait en maître ; l'offre se trouvait toujours subordonnée à la demande ; c'est pourquoi les marchandises n'étaient pas, sauf les denrées périssables, exposées au public sur un étal ou derrière la vitrine d'un magasin, et la surproduction n'était donc pas à craindre. La mendicité et la charité n'étaient pas seulement tolérées, mais honorées. Le cynique Diogène pouvait vivre dans son tonneau sans payer d'impôt, ne craignant pas de tenir

tête au roi Alexandre et de mendier son pain avec fierté. Au XIIIme siècle, l'ordre des Franciscains fondé sur l'idéal de pauvreté et de mendicité a pu naître et s'étendre d'une admirable façon. Il n'en va plus de même aujourd'hui.

On sait comment la découverte et l'usage de la vapeur, puis de l'électricité, ont bouleversé la structure sociale, économique et même politique de notre monde actuel. Les Etats paraissent tous devoir aboutir à un agencement totalitaire qui annihile les libertés et les initiatives individuelles. Dès lors, il n'y a plus de sagesse que celle de la soumission totale. Mais est-ce vraiment une sagesse, et y a-t-il encore une mission possible pour le philosophe ?

Peut-être pouvons-nous éclairer la question en nous demandant quels sont les problèmes fondamentaux qui s'imposent à la réflexion philosophique. Il me semble que ces problèmes se concentrent sur l'origine, la nature et le but de l'être en général et plus particulièrement de l'être humain que nous sommes. En d'autres termes l'être est-il supérieur au néant et pourquoi ? — Ce qui existe est-il un ensemble d'éléments physico-chimiques qui se combinent et se désagrègent incessamment selon des lois immuables, ou bien au contraire ce qui existe a-t-il pour condition suprême l'Esprit créateur ? — Enfin l'Univers tend-il vers un but et la vie humaine est-elle englobée dans ce but et comment ?

Un quatrième problème se pose alors immédiatement. L'intelligence que possède l'homme et qu'il ne saurait, par ses propres forces, se donner, est-elle capable de répondre à toutes les questions ou de dire au moins pourquoi elles sont insolubles ?

On voit immédiatement que la science et la religion s'efforcent de trouver, chacune à sa manière, la solution de ces mêmes énigmes.

Avant d'envisager les relations de la philosophie avec d'autres disciplines, disons brièvement comment se pose l'examen critique des facultés de connaître.

Cet examen, pris en lui-même, paraît renfermer un cercle vicieux. Comment se fier aux résultats obtenus par une faculté dont on suspecte d'emblée la capacité ? Lorsque l'on suit cette voie, n'est-on pas forcément acculé à un scepticisme radical ? Celui-ci toutefois est intenable ; car, en fait et pratiquement, nos opinions révèlent qu'il y a un certain accord entre notre pensée et la réalité. Nous savons, par exemple, que pour descendre du sommet d'une cathédrale, il vaut mieux prendre l'escalier plutôt que de se jeter sans parachute dans les airs.

La raison par son propre usage trouve en elle-même sa justification. Une question difficile entre toutes est de définir sa nature, son origine et jusqu'où son pouvoir peut s'étendre. Au moyen âge, saint Thomas considérait la raison comme ayant une activité purement logique et calculatrice, tandis que l'intelligence seule est vraiment compréhensive et par intuition pénètre les réalités tant spirituelles que matérielles. De nos jours, la situation est sensiblement renversée. L'intellectualisme est en mauvaise posture. Etre rangé dans la classe des intellectuels n'est pas toujours un compliment ; il est préférable d'être simplement appelé un homme intelligent et raisonnable.

A mon sens, il ne faut pas voir dans la raison le réceptacle d'idées toutes faites dans lesquelles viendraient se loger les phénomènes et les événements. Il faut plutôt l'envisager comme l'une des formes supérieures de l'activité de l'esprit, c'est-à-dire comme étant avant tout un pouvoir dynamique d'appréciation, de coordination et de déduction, qui porte en lui des aspirations vers la valeur, l'ordre et la cohérence.

La raison utilise certes des concepts, mais ceux-ci ne sont pas des idées immuables que l'on peut combiner à la façon de pierres dont on fera tantôt un temple, tantôt une maison ou encore un mur. Le concept est bien plutôt un invariant fonctionnel et opératoire. Il est tiré de la réalité et sert en même temps à la classer. Pendant des siècles le mot « cygne » a désigné un oiseau dont le plumage était nécessairement blanc et ce caractère tenu pour définitif servait à établir la classe des cygnes. Mais après la découverte de l'Australie, il a fallu distinguer deux espèces de cygnes, les blancs et les noirs. Ainsi, à côté de données qui subsistent sans changement, d'autres peuvent surgir et modifier la classification reçue jusqu'alors. Le concept est donc bien un invariant fonctionnel ; il est de plus opératoire, puisqu'il sert à découper et à ordonner le réel.

Ces considérations s'appliquent à toutes les sciences.

C'est ainsi qu'au XIX$^{me}$ siècle on a pu croire que, grâce à Galilée et Newton, la physique avait trouvé ses bases et ses lois fondamentales permettant d'intégrer toutes les découvertes futures sans qu'il soit nécessaire de modifier le soubassement de l'édifice ; mais cette attente fut trompée et l'on fut obligé au XX$^{me}$ siècle de distinguer la physique dite classique d'avec la physique nucléaire.

La première estimait que les relations existant entre phénomènes physiques, une fois établies à une grande échelle, se reproduisaient d'une façon identique dans le monde de l'infiniment petit. La physique nucléaire a

ruiné cette conception en faisant voir que les lois du microcosme sont différentes de celles du macrocosme. On ne peut plus croire à présent que l'atome est pareil à un système solaire en miniature, formé d'un noyau (protons) autour duquel gravitent des électrons.

* * *

Bien que trop sommaires, les remarques qui précèdent nous permettent de chercher quelle peut être la mission du philosophe à notre époque. J'ai rappelé au début combien cette mission était certainement favorisée ou entravée par les structures sociales, politiques, économiques d'une époque.

Dans les siècles passés, il put se trouver parmi ceux qui s'adonnaient à la philosophie des penseurs qui vivaient d'une modeste fortune ou qui étaient soutenus par des mécènes éclairés. Déchargés de soucis matériels, ils pouvaient philosopher sans se préoccuper d'autre chose. De nos jours, un tel genre de vie n'est plus possible et l'activité philosophique s'est réfugiée dans l'enseignement supérieur pour autant qu'elle cherche à répondre d'une façon systématique aux questions que pose son objet.

Dans ces conditions, il est préférable, me semble-t-il, d'envisager la mission du professeur de philosophie plutôt que celle du philosophe en général.

D'emblée alors se pose un problème délicat. Pour le professeur de philosophie, l'attitude à prendre dans notre monde bouleversé n'est pas aisée.

En effet, les transformations dont l'histoire est le témoin sont de deux sortes.

Les unes sont des crises de croissance par lesquelles s'affirme un type défini de civilisation et au travers desquelles les cadres sociaux, les moyens techniques de production et même les croyances religieuses se retrouvent après ces crises à peu près semblables à ce qu'ils étaient auparavant.

Dans le proche Orient, durant plusieurs millénaires avant J.-C., les royaumes d'Egypte, des Hittites, des Babyloniens et des Assyriens se sont livrés à des guerres interminables, sans que leur comportement culturel, social et religieux se soit modifié.

D'une toute autre portée sont les troubles qui se produisent lorsqu'une civilisation paraît être parvenue à son maximum de développement et s'écroule sous le poids même des succès qu'elle a remportés.

Au sein des nations, il se crée alors une scission entre les partisans d'une tradition qui s'émiette et les promoteurs d'un nouvel état de choses,

proclamé supérieur au précédent. Il en résulte que les peuples qui, même dans leurs luttes antérieures, étaient restés fidèles à un idéal commun se trouvent désorientés et ne savent comment rétablir leur équilibre.

Nous sommes aujourd'hui, semble-t-il, dans une situation semblable. Tout est remis en question, aussi bien les bases de la logique, des mathématiques et de la physique que les fondements des sciences morales, économiques, sociales et même religieuses.

Le professeur de philosophie doit certes admettre que tout puisse être critiqué, y compris les conformismes sociaux. Il faut remarquer cependant qu'un non-conformisme intégral est le pire des tyrans dont les exigences règlent la tenue vestimentaire, la longueur des cheveux et la couleur des cravates et qui déclare une opinion vraie sitôt qu'elle est non-conformiste. Dans une démocratie libérale, toutes les lois peuvent être critiquées, mais d'autre part elles peuvent être abolies ou transformées par des moyens légaux. Par conséquent, tant qu'elles sont en vigueur, il faut s'y soumettre. Sur ce point, Socrate, le non-conformiste, nous donne un admirable exemple. Condamné légalement, et bien que son évasion fut entièrement assurée par ses amis, il refuse de quitter sa prison et justifie son attitude en une plaidoirie émouvante (dialogue : *Criton*) et plus actuelle que jamais.

* * *

Nous avons vu que, par son objet, la recherche philosophique tend vers le même but que visent chacune à sa manière la pensée scientifique et la pensée religieuse.

Monsieur Gex nous a montré que dans la préhistoire et à l'aube de la civilisation seules existaient les sciences dites occultes, lesquelles s'accompagnaient d'une technique encore entachée de pratiques magiques. C'est de ce noyau primitif que les penseurs de la Grèce ancienne ont tiré progressivement les sciences dites rationnelles. Ils ont fait voir que les relations numériques et géométriques s'expliquent uniquement par des rapports spatiaux et quantitatifs étrangers à tout contenu magique ou affectif. Il n'existe pas de nombres néfastes tel que 13 et pas davantage de nombres ayant une vertu bénéfique comme le chiffre 5 dont le pentagone est l'illustration géométrique. Les maladies de même ne proviennent pas d'un esprit malin qui s'incruste dans l'organisme ; elles ont pour cause de mauvaises conditions hygiéniques. Cette dernière affirmation est peut-être trop catégorique, car j'ai vu en Afrique des cas vraiment curieux de guérison par incantation.

Si au XIX^me^ siècle la science, sous la forme du positivisme d'Auguste Comte, est apparue comme la seule expression valable du savoir humain, il n'en est plus ainsi maintenant où les fondements des sciences, qui passaient pour être définitivement assurés, sont mis en doute par les savants eux-mêmes.

* * *

Se référant à cette atmosphère de suspicion, divers philosophes existentialistes écartent résolument de leurs méditations les sciences positives, entre autres l'astronomie, la physique et la biologie. A l'objection que les résultats obtenus par ces sciences sont constamment vérifiables et permettent des prévisions de plus en plus exactes jusque dans le monde microscopique, ils se contentent de hausser les épaules. Ce haussement d'épaules toutefois ne convaincra pas les vrais savants.

A notre sens le philosophe doit s'efforcer de comprendre les formules et la technique expérimentale par lesquelles sont obtenues les merveilleuses conquêtes dont nous sommes les témoins. Il se familiarisera avec la notion du résultat le plus probable qui embrasse à la fois les certitudes et les limites du savoir scientifique. Montrer de quelle façon serait hors du cadre de mon sujet.

D'autres philosophes, prenant comme idéal de la compréhension la limpidité mathématique, arrivent à des conclusions qui nous paraissent mutiler le réel et ne pas être cohérentes.

D'après Léon Brunschvicg, par exemple, le problème religieux se ramène au discernement des faux dieux et du vrai Dieu. Dans le plan du réalisme *physique* apparaît le Dieu créateur ou tout au moins démiurge. Sur le plan du réalisme *biologique,* Dieu est le Père ou, pour mieux dire l'absolu du Père, le Père qui n'a pas de Père, engendrant éternellement l'absolu du Fils, le Fils qui n'a pas de Fils. Ces deux conceptions de Dieu sont fausses. Seul est vrai, dans le plan de *l'idéalisme rationnel,* le Dieu intérieur, unité présente à tout acte d'unité, qu'il s'agisse du jugement d'intelligence ou du sentiment d'amour [1].

Le Dieu intérieur, spirituel, n'est, ajoute L. Brunschvicg, en aucune manière responsable de la matière et de l'organisme vital qui ont leurs lois propres relevant d'activités spécifiques auxquelles ce Dieu intérieur est étranger. Cette opposition à nos yeux se révèle contradictoire, car les manifestations de l'énergie physique et de la vie organique sont pour une

[1] *Progrès de la conscience,* tome II, p. 777.

large part intelligibles et relèvent donc de l'intelligibilité dont la source est le Dieu intérieur.

Selon nous on peut concevoir que Dieu-Esprit suscite, et maintient par une création constante, d'abord la matière et les forces physico-chimiques qui bien qu'inconscientes sont soumises à des lois et sont pour cette raison, progressivement intelligibles à la patiente recherche de notre esprit. Dieu ferait ensuite apparaître dans des conditions matérielles spéciales l'être vivant avec la conscience vitale qui le caractérise ; puis par des mutations successives il ferait surgir l'homme doué d'une activité rationnelle et d'aspirations à un amour désintéressé et à la vie spirituelle.

Mais, au travers de toute l'échelle animale, l'activité de juger, en tant qu'elle apprécie, discrimine et coordonne, reste identique à elle-même. Seulement elle peut s'exercer sur un comportement sensori-moteur, puis sur des ensembles d'images et enfin chez l'homme sur des concepts. Mais elle implique toujours une certaine capacité d'attention et de mémoire.

Chez les infusoires, par exemple, elle se manifeste par une manière d'agir qui n'est pas un pur réflexe, lequel n'est animé par aucun désir. Elle pousse l'infusoire à tâter ce qui se présente à lui, à le saisir, à le retenir ou à l'écarter. La mémoire, une vague conscience de soi et l'attention, font corps avec la sensation agréable ou désagréable, ou indifférente, qui est ressentie et qui réveille un comportement autrefois éprouvé de semblable façon.

Un petit bébé dans son berceau agite les bras pour ébranler la boule qui est suspendue au-dessus de lui. En cas de réussite, il éprouve le *même* sentiment de satisfaction que dans les réussites précédentes (sentiment d'identité). S'il y a échec, ce sentiment est celui d'une déception (sentiment de contradiction).

C'est seulement chez l'homme devenu conscient de son activité de juger que l'attention peut se porter soit sur l'objet, soit sur le sujet, soit encore sur cette activité de juger.

* * *

Nous sommes ainsi conduit à un problème qui a toujours préoccupé la Suisse romande, à savoir celui des relations entre la philosophie et la théologie, entre la raison et la foi.

Je voudrais exposer comment je comprends ces relations en m'appuyant sur ce que j'ai dit de la nature de la raison et du concept. On

ne doit pas, me semble-t-il, séparer complètement la réflexion philosophique et la réflexion théologique en déclarant qu'elles ont chacune leur autonomie et leur tâche propre. Le livre biblique de Job a une portée philosophique autant que théologique. Le problème du mal et de la souffrance que ce livre traite relève étroitement de ces deux disciplines. La solution donnée sera-t-elle rattachée uniquement à la théologie ou à la philosophie ou aux deux à la fois ? Mais, d'après quel critère opérer le choix ? Si l'on opte plutôt pour la philosophie et si l'on accepte la distinction en apparence plausible entre philosophie divine et philosophie chrétienne, placera-t-on les dialogues du livre de Job dans la première avec les païens ou dans la seconde, bien qu'aucune allusion ne soit faite dans ces dialogues à un futur Messie ? Quant à l'au-delà, les trépassés y mènent une pâle existence car, même si dans les actes et pensées de leur vie ils ont de tout leur cœur aimé Yahvé, celui-ci n'a plus aucun contact avec eux [2]. Toute la question dépend donc de l'idée que l'on se fait de la Révélation.

L'activité de juger, comme nous l'avons vu, est une donnée irréductible qui se saisit immédiatement. Elle est à la base du comportement de tout animal, si humble soit-il. On ne peut l'expliquer par le jeu de combinaison physico-chimique soumis à des lois inflexibles.

On ne voit pas en effet comment ces combinaisons physico-chimiques ont pu faire surgir au haut de l'évolution animale la raison humaine avec son pouvoir de réfléchir sur elle-même et de former les concepts sur lesquels s'exerce son activité.

Cette raison humaine ne peut, semble-t-il, avoir sa source et sa raison d'être que dans l'Etre absolu ou Dieu, lequel est conscient de sa propre existence et de ses manifestations.

Cela posé, l'univers et les êtres qu'il contient résultent d'un acte créateur librement consenti qui fait apparaître et qui maintient constamment, entre autres créatures, une humanité douée de liberté et de raison.

Puisque la raison humaine ne peut créer elle-même les êtres et les événements qu'elle cherche à s'assimiler, ceux-ci doivent se présenter et se révéler à elle. Il en va de même de Dieu, qui sans cesse présent à l'humanité, se révèle à elle par persuasion et non par contrainte brutale.

[2] Cf. Job 14, 14 : « Si l'homme une fois mort pouvait revivre, j'aurais de l'espoir tout le temps de mes souffrances ». Esaïe s'adressant à Dieu lui dit (38, 18) : « Ceux qui sont descendus dans la fosse (séjour des morts) n'espèrent plus en ta fidélité ».

Je ne puis pour ma part croire à une révélation concentrée exclusivement sur un point de la terre et à un moment unique du temps. Tout en faisant de grandes réserves sur les vues de saint Augustin relatives à la Trinité, je pense comme lui que Dieu, sitôt l'humanité apparue, s'est révélé chez tous les peuples en des hommes qui furent ses témoins au cours des âges et en Jésus-Christ tout spécialement.

De plus, cette révélation ne s'est jamais faite sous la forme de récits dictés littéralement par Dieu. Par exemple dans l'acte créateur du Dieu-esprit, il faut soigneusement distinguer l'acte lui-même et son mode de réalisation. Or ce mode ne peut être découvert que progressivement par le moyen des sciences. C'est pourquoi le récit biblique de la Genèse, mise à part l'affirmation de l'acte créateur, est un mythe,.

De même relativement à l'action providentielle de Dieu dans le monde il ne faut pas séparer radicalement ce que l'on appelle « nature et surnature ». Quand saint Augustin entend la voix d'un jeune garçon (ou, dit-il, d'une jeune fille) chanter les paroles « prends et lis » et qu'il ouvre au hasard le livre de l'apôtre Paul et y trouve le verset libérateur, comment faire la séparation rigoureuse entre ce qui rélève du naturel et du surnaturel ? Sentir en soi Dieu présent, voilà l'essentiel ; le reste est secondaire.

* * *

On voit, sans que j'y insiste, que le professeur de philosophie a une mission délicate à remplir puisqu'il a, tout comme le prêtre ou le pasteur, mais autrement qu'eux, charge d'âme. Cette mission, si elle est lourde, réserve des joies profodes. En effet, quoi de plus vivifiant que de chercher la vérité avec ses étudiants, dans une atmosphère de parfaite amitié et en pleine confiance, dans le respect mutuel des convictions de chacun.

Arnold REYMOND.